

S. German

Pellonane

Bibliothèque Maison de l'Orient



135704

LE « PAYS AU BOIS » DE BELVÈS

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

(Pl. I.)

Entre la Dordogne et le Lot, s'étend une région de 35 km. du N au S, de Belvès à Fumel, sur 30 km. de l'E à l'O, de Montpazier à Cazals, soit environ 1 000 km² de superficie, recouverts d'un épais manteau de sables sidérolithiques cachant une bonne partie des calcaires crétacés, étalés eux-mêmes entre les calcaires des Causses à l'E et les mollasses de l'Agenais à l'O.

Ces sables de couleur brun-rouge donnent parfois de vieilles dunes fixées, ainsi le Pec Marioun ; d'autres fois ils renferment des bancs de concrétions ferrugineuses ; en certains endroits, ils sont devenus des blocs de grès, des « brasiers » ; ils contiennent des éléments granitiques arrachés au Massif Central, et même des poches de kaolin, résultat de la décomposition des feldspaths ; ils forment la *terro-douco*, terre légère et siliceuse, favorable à la bruyère et à la fougère, au taillis de chêne noir et au châtaignier, au seigle et à la pomme de terre, terre de *ségala* ou de *castagnal*, qui tapisse les plateaux ou *plânèzes*.

Leur épaisseur varie de 15 à 20 m., mais l'érosion les a souvent déblayés, et, en dessous, apparaissent des argiles rouges à silex, résultat de la décomposition des calcaires crétacés sous-jacents ; ce sont les *terreforts*, terre du noyer et du froment, au sol lourd et riche appelé *fromental*. Ces argiles font niveau d'eau sous les sables et entretiennent une humidité favorable à la croissance des arbres. Aussi la région des sables diffère-t-elle par sa couleur verdoyante de l'aridité des plateaux caussenards environnants ; la longue période d'émersion qui a permis la formation des argiles à silex est un facteur essentiel dans l'établissement du paysage actuel.

Parfois même l'érosion a mis à nu la roche calcaire, coins de véritable cause en plein pays boisé : les formes karstiques y sont fréquentes, *cloups* avec ou sans entonnoirs, grottes ou *crozes*, vallées sèches ou *combes*¹.

Les sables sidérolithiques forment l'extrémité méridionale des dépôts de recouvrement enlevés au Massif Central au cours du Ter-

1. Le cloup de Davi (commune de Lavaur) s'est percé en ces trois dernières années de deux petits entonnoirs qui s'élargissent progressivement. Dans la juridiction de Cuzorn, on parle de « propriétés de cause » dans les bois (*Revue de l'Agenais*, 1884, p. 345).

taire ; à l'O, ils sont relayés par les mollasses de l'Agenais, dont ils paraissent même avoir été en partie les contemporains ; ils sont un faciès continental des dépôts complexes des mollasses. Aussi leur limite à l'O est-elle une limite de faciès avec des zones intermédiaires floues. A l'E, le sidérolithique a dû recouvrir jadis les calcaires des causses, et, de fait, il en reste de très larges plaques autour de Catus et surtout dans ce pays de ségala et châtaigniers, posé sur le causse, qu'on appelle « la Bouriane ». Cependant la transition entre le Pays au Bois et le causse se fait ici suivant une ligne brusque. La grande faille Saint-Cyprien-Cazals, dirigée NO-SE, qui a relevé tout le causse, a permis le déblaiement presque complet des terrains de recouvrement et a laissé à nu les calcaires portlandiens dont la pureté plus grande que celle des calcaires crétacés n'a fourni que de rares dépôts argileux sans silex et localisés seulement dans les fonds de cloups. Ainsi le sidérolithique est resté ici cantonné dans la zone des calcaires crétacés¹.

Ce pays forme borne-frontière entre Agenais, Quercy et Périgord ; il resta longtemps en dehors des attributions provinciales ; pendant tout le moyen âge, on ne sut qu'imparfaitement de qui il relevait. Beaucoup de paroisses autour de Villereal et Castillonnès étaient contestées entre Périgueux, Agen et Sarlat, ainsi Doëne, Donzains, Ferraussac². Le *honneur* (c'est-à-dire le territoire) de la bastille de Castillonnès était partagé en deux parties : l'une, composée de six paroisses, relevait du diocèse d'Agen et donc du roi d'Angleterre ; l'autre, avec dix-huit paroisses, dépendait du diocèse de Périgueux et donc du roi de France. L'abbé de Cadouin demeura jusqu'au xvi^e siècle indépendant du diocèse de Périgueux et refusa longtemps de relever de Sarlat. En 1562, un grand procès entre Agenais, Quercy, Périgord tenta de régler le sort de ces régions indécises³.

On prit une solution bâtarde qui découpa en trois lots ce pays, solution peu satisfaisante, qui entraîna en 1790, au moment de la division en départements, de nouveaux flottements. On maintint cependant l'ancienne division entre les trois nouveaux départements, Lot, Dordogne et Lot-et-Garonne. Le pays de Biron fut âprement disputé entre les districts de Belvès et Montflanquin⁴.

1. Au milieu même du pays des sables apparaît, grâce à un léger dôme anticlinal, une petite boutonnière de calcaire marneux jurassique (Virgulien) qui permet à la Lémance d'étaler sa vallée entre Sauveterre et Cuzorn (MÉRILHON, *Le Périgord noir*, 1869, et CASTAGUÉ, *Petite Géographie du Lot*, 1869).

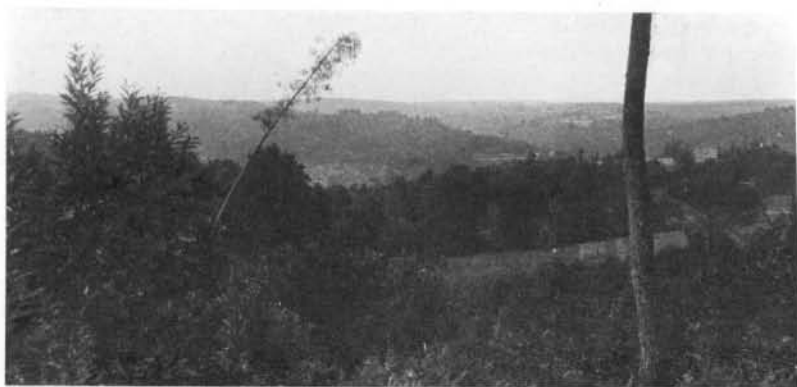
2. Par exemple, au mois de janvier 1263, l'archevêque de Bordeaux, par sentence arbitrale, déclara que la paroisse de Doueyne serait desservie par deux chapelains, l'un du diocèse de Périgueux, l'autre de celui d'Agen. (MAUBOURGUET, *Le Périgord méridional*, Cahors, 1926, p. 15).

3. Très intéressantes archives. Ville d'Agen, CC 54.

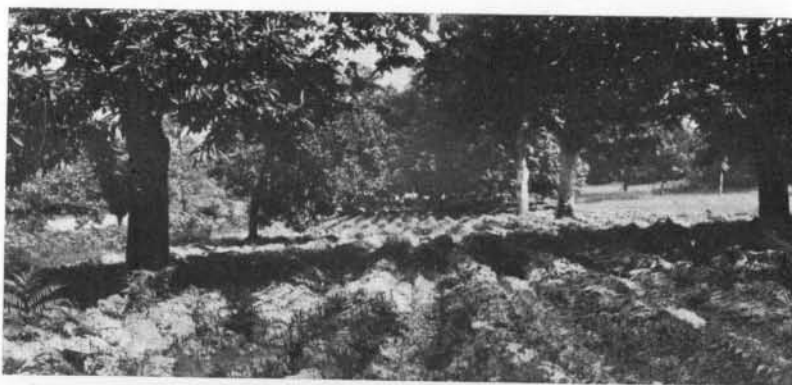
4. Arch. nat., D IV bis, 51 et 85. Lacapelle-Biron réclame d'être rattachée à la Dordogne. — MAUBOURGUET, *Le cartulaire de l'abbaye de Cadouin, précédé de notes sur l'histoire économique du Périgord méridional*, Cahors, 1926, 114 p.



A. — VUE GÉNÉRALE DU PAYS AU BOIS, ENTRE BELVÈS ET CAZALS.



B. — LE PAYS AU BOIS, AU NORD DE VILLEFRANCHE-DU-PÉRIGORD.



C. — CHATAIGNERAIE AVEC CULTURES, PRÈS VILLEFRANCHE-DU-PÉRIGORD.

Clichés P. Deffontaines.

Par la composition géologique, par le paysage, cette zone rappelle le Périgord Noir, et l'on distingue parfois un Périgord Noir septentrional au delà de la Dordogne autour de Sarlat et une section méridionale entre Lot et Dordogne autour de Belvès. Mais le nom *Périgord Noir* réunit des paysages variés, non seulement zone crétacée recouverte de sable, mais aussi vallée de la Dordogne, cause jurassique de Saint-Pompon et de Daglan¹, calcaires tertiaires de Beaumont, et il ne tient pas compte qu'entre Lot et Dordogne, l'Agenais, comme le Quercy, y ont acquis des droits et marqué leur influence. Par exemple, jusque Belvès, le patois est plus voisin du patois agenais que du patois périgourdin et le type d'habitation est quercynol.

Il s'agit bien plutôt ici d'une zone frontière, formant un pays à part au moins pour ce qui est de la géographie humaine².

Quel nom donner à une telle région ? Les gens de l'Agenais désignent ce pays boisé sous le nom de *Pays Naou* (pays d'en haut), et, par contre, les gens des bois parlent de l'Agenais sous le vocable de *Bas-Pays*. Dans la zone des calcaires secs et découverts du Périgord Blanc (Bergerac, Castillon), les pays boisés de l'E sont appelés *pays nègré*, « pays noir ». Vers la cause périgourdin de Daglan et Saint-Pompon, le pays boisé de l'O, c'est la *Tignaco*, le pays chevelu qui a la teigne, c'est-à-dire un pays de bois triste et pauvre. Avec la cause quercynol de Cazals et des Junies, l'opposition est encore plus nette, à cause de la faille rectiligne qui marque la frontière des paysages. On oppose ici *cause* à *ségala*, et *ségalous*, habitants du ségala, aux *caoussens* ou caussenards.

Ainsi les appellations sont multiples et périphériques ; elles n'ont pas su s'imposer aux habitants de l'intérieur, nomenclature imparfaite et anarchique faite par les abords et qui n'a pas réussi à s'unifier malgré le peu d'étendue de la région.

Le mieux est d'adopter le nom de Pays au Bois et, pour localiser davantage, Pays au Bois de Belvès. Ce bourg aujourd'hui sur la limite Nord des pays des sables en a été jadis le principal centre³. L'appellation « Pays au Bois de Belvès » respecte à juste titre cette ancienne prééminence du bois dans le paysage et cette domination d'un petit bourg marginal.

Il est aisé d'y distinguer deux aspects.

Au Nord de Villefranche, sur la ligne de partage des eaux entre

1. Campagnac, bien qu'en Périgord, s'appelle cependant Campagnac-le-Quercy, parce que sur la cause.

2. Peu avant la guerre de Cent Ans, les pays au Sud de la Dordogne étaient sous la domination anglaise, et, quand on passait sur la rive Nord, on disait aller en France (DE GOURGUES, *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, Introduction, p. XLIV).

3. Beaucoup de villages portent l'épithète « de Belvès » : Siorac-de-Belvès, Saint-Germain-de-Belvès, Saint-Foy-de-Belvès, Salles-de-Belvès, Saint-Amand-de-Belvès et même, plus au Sud, Villefranche-de-Belvès, aujourd'hui Villefranche-du-Périgord. Belvès fut chef-lieu de district et concurrent de Sarlat.

Lot et Dordogne et sur la pente vers la Dordogne, les rivières moins actives ont laissé de vastes planèzes où la « terre douce » s'étend sur de grandes surfaces (pl. I, A et B).

Au Sud, entre Villefranche et Fumel, les rivières ont davantage entaillé et nettoyé le pays ; c'est une règle générale, dans le bassin de la Garonne, que les affluents de droite ont plus d'extension et d'activité que ceux de rive gauche. Ainsi les affluents du Lot : Lémance, Lède et Masse, ont plus travaillé que la Couze et la Noze qui descendent vers la Dordogne. Ils ont transformé les planèzes en étroites crêtes ; la terre douce n'existe qu'en longues bandes minces sur les sommets ; les sables déblayés ont laissé à nu l'argile à silex. Les vallées sont creusées à même le calcaire.

Curieux pays où le ségala est plaqué sur le causse. Deux paysages, habituellement opposés, s'enchevêtrent ; le causse réapparaît à chaque entaille de vallée, et l'on récolte presque côte à côte noix et châtaignes, truffes et cèpes, vignes et pommes à cidre, seigle et blé, pommes de terre et tabac. Mais il est toujours un paysage dominant : le bois ; de tous les points élevés du pays, on découvre une vaste fourrure de bois d'où émergent quelques maisons ou hameaux au milieu de clairières cultivées : petites îles de cultures enfouies dans les arbres.

La forêt est variée comme les sols. Elle est composée d'un mélange de forêts landaises, de forêts limousines et de forêts caussenardes. Sur les sables sidérolithiques s'entremêlent les *piccadis* ou taillis de chêne noir (chêne tauzin) et les taillis de *feuillards*, châtaigniers enserrés de sous-bois denses et non éclaircis d'ajoncs, de bruyères et de fougères. C'est le « bois noir », le bois de *brugo* (bruyère), qui rappelle les bois limousins. Les pentes calcaires ont le « bois de rocher » ou bois de causse, association végétale semi-ouverte de chêne blanc, de *garris* en taillis espacés et transparents, *gorrissades* ou *gospolhado* ; quelques buissons de genévriers constituent tout le sous-bois, le tapis de petite herbe rousse s'interrompt sous les chênes truffiers, où la terre reste nue et craquelée.

Au Sud de Villefranche, les bois noirs sont réduits aux étroites crêtes des sommets, et ils sont enchassés dans les bois clairs des *gorrissades*, installées sur les pentes. Le pays est plus ouvert et porte davantage de clairières (belle et riche clairière de la Lysonne, près de Villefranche).

Au Nord de Villefranche, les grandes surfaces des planèzes sont couvertes de vastes massifs boisés qui portent parfois un nom : entre Cadouin et Belvès, c'est la Bessède, aujourd'hui transformée en landes¹ ; à la limite entre Périgord et Agenais, ce sont les grands bois

1. Arch. Gironde, C 473, sur la forêt de Bessède en 1760, et C 487, sur les vacants de Bessède en 1780.

appelés *camp* de Blagnac et *camp* de Bouillet. Des communes presque entières sont en bois : Bouillac, Fongalop, Mazeyrolles, Saint-Étienne-des-Landes.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les bois étaient presque exclusivement composés de feuillus, les pins étaient exceptionnels. De nos jours, les pins se multiplient, et progressivement le pays prend un aspect de pignadas landaises, transformation, dans le paysage forestier, qui est la marque d'une nouvelle époque.

Le pin maritime est cependant en ces régions une essence spontanée, comme en témoigne la dénomination locale de *pin de pays*¹.

Mais, pendant plusieurs siècles, on fit au pin une guerre impitoyable. L'Annuaire départemental de l'an XI cite le pin parmi les espèces poussant naturellement, mais il ne fait pas figurer le bois de pin parmi les produits forestiers. Les vieux du pays se rappellent encore le temps où les propriétaires recommandaient aux coupeurs de litière de ne pas manquer de détruire les jeunes pins. Cet arbre était sans usage et sans valeur ; un beau pin de 60 à 80 ans valait de 2 à 3 fr. et trouvait difficilement preneur. Aussi était-ce un arbre honni et toujours absent des forêts bien tenues ; il ne subsistait qu'au milieu des cantons les plus écartés et les moins exploités.

Les seuls bois de valeur étaient les feuillus, chênes et châtaigniers. Ils constituaient le pivot de l'exploitation économique de ces régions. L'agriculture, l'élevage et les petits métiers reposaient sur le bois, et, par là, le pays méritait bien son appellation de « Pays au Bois ».

Certains bois étaient presque mis en champ. Il en était ainsi des châtaigneraies. On labourait sous leurs ombrages. La châtaigne formait une des bases de l'alimentation des hommes et aussi des porcs² ; elle était la principale nourriture d'hiver et permettait de suppléer à la rareté des grains. Les châtaigniers ont valu un nom spécial au pays, le *castagnal*, et à leurs habitants, les *castagnayres*. Dans les communes de Salles, Fongalop, Saint-Pardoux et Vielvic, on déclare en 1810 que les châtaigniers occupent plus de la moitié de la superficie³ (pl. I, C).

Aujourd'hui encore, les châtaignes de ces pays de sables sont renommées, surtout *marrons* et *roussettes* de Loubejac, et, aux foires d'automne à Villefranche, la grande halle ne suffit pas à contenir les sacs de châtaignes.

La forêt avait surtout des usages cultureux, et l'homme du Pays

1. PASSEBOIS, *Le pin maritime en Dordogne (Annales des Eaux et Forêts, fascicule 57, 1928)*. — D^r BANES, *La forêt périgourdine, son histoire, son état actuel (Bull. de la Société d'encouragement à l'agriculture de la Dordogne, 1928, supplément forestier)*. — BUFFAULT, *Les bois et forêts du Périgord (Bull. de la Société de Géographie de Bordeaux, 1909)*.

2. Les habitants de la juridiction de Blanquefort déclarent qu'ils sont obligés de vivre de châtaignes et de millet (TROLIN, *Recue de l'Agenais, 1884, p. 467*).

3. Arch. nat., F 10, 429, enquête sur le châtaignier.

au Bois était moins un forestier qu'un cultivateur en forêt. Le sol pauvre ne produisait qu'à condition de s'enrichir d'éléments arrachés au bois. Dans toute propriété, le bois était d'abord une annexe du champ. Il fournissait la fumure, *brugo* ou *touyo*, qu'on transformait en fumier dans les étables. La paille était trop peu abondante, toute la litière venait du bois : faire de la bruyère était une des grandes occupations de l'hiver.

Un tel régime, qui rappelle celui des *touyas* du Pays Basque et du Béarn, était aggravé du fait que les sous-bois servaient encore aux cultivateurs des pays d'alentour, surtout aux caussenards. La bruyère se vendait comme litière jusqu'à Bordeaux ; des paysans, parfois à plus de 20 km., étaient possesseurs de parcelles de bois dans la zone des sables pour y faire la litière¹.

Les champs formaient le plus souvent de simples clairières, et le voisinage des bois n'allait pas sans inconvénients. Il fallait lutter contre les rejets d'arbres, qui menaçaient de reprendre la place des cultures. Il fallait surtout se défendre contre les sangliers. Il n'était pas rare, quand les récoltes approchaient de la maturité, d'aller passer des nuits de veille dans des huttes et d'y mener grand bruit de casserole pour effrayer les sangliers. L'humidité du sol facilitait la croissance des mauvaises herbes, et, pour les gens du causse, les terres de ségalas étaient considérées comme des terres sales qu'il fallait sans cesse sarcler et biner, opérations inexistantes en pays caussenard. La forêt servait aussi grandement à l'élevage. Les moutons étaient abondants, petits moutons à laine grossière qu'on appelait moutons des *brugo* ou de Bessède, pour les opposer aux moutons de causse, très estimés. Il y avait d'importantes foires à moutons à Villefranche, Montpazier, Cadouin, où venaient s'approvisionner les gens de l'Agenais qui prenaient des moutons maigres pour les engraisser. Les porcs étaient nombreux aussi et pacageaient glands et châtaignes ; il arrivait même qu'on les réunît en troupeau pour les conduire en Bessède. Les habitants de la châtellenie de Belvès avaient le droit de conduire en forêt de Bessède leurs bêtes moyennant un cens de 2 deniers par tête, payé à l'archevêque de Bordeaux², et, dans la saison des glands, on affermait le droit de glandée. On récoltait en outre la feuille des jeunes pousses de chêne en juin, on la conser-

1. Vers Bonnes-Nouvelles, les gens de Pauillac et même de Montflanquin ont des parcelles de bois. Vers Saint-Pompon, on vient de Daglan, à plus de 15 km., acheter la litière de terre douce. Dans la forêt de Laguda, près Villamblard (Dordogne), les revenus des bruyères, ajoncs, fougères sont plus importants que ceux du bois. On les expédie en balles pressées par chemin de fer (BEURET-BRUNET, *Géologie agricole de la Dordogne, Annales de l'Institut Agronomique*, 1891-1892, p. 114).

2. Arch. Gironde, G 178. — Les seigneurs du « détroit » de Villefranche-de-Périgord décident de mettre leur pacage à la disposition des habitants de la nouvelle bastide, sans exiger de cens, et de leur permettre de prendre bois de chauffage et construction sans payer de droit de forestage (Bibl. nat., mss français, 11646, F^o 49).

vait pour suppléer au manque de fourrage d'hiver, qui était un mal chronique.

La forêt donnait d'autres ressources secondaires, cueillettes et ramassages. Le chêne noir était recherché pour son écorce qui fournissait le tan : tanneurs et cordonniers étaient nombreux. Malheureusement le chêne à tan devait être coupé au printemps, au moment où la sève monte ; une telle coupe était désastreuse pour le bois. Saint-Étienne-des-Landes et Lacapelle-Biron produisaient beaucoup d'écorces à tan qu'on écrasait ensuite dans des moulins voisins¹.

Ces chênes noirs, ainsi que les châtaigniers, abritaient des champignons : cèpes et oronges. A la saison, c'était un véritable métier d'être « *cercayré* », chercheur de champignons. Les foires de Belvès et de Villefranche sont renommées par leurs champignons, que les fabricants de conserves viennent acheter. La forêt des gorrissades donnait les truffes, récoltées sous les chênes blancs. Cadouin, Belvès, Fumel avaient des foires importantes pour les truffes. Ici, à l'inverse de ce qui se passe dans le causse quercynol, où l'on a planté de véritables truffières, la truffe est propriété de celui qui la trouve ; la chasse se fait avec un chien, et non avec un porc. La forêt abritait également beaucoup de gibier, tout le monde était un peu braconnier. Les marchés de Fumel et de Villefranche étaient recherchés pour leur gibier².

Cette mise en service de la forêt par la culture, l'élevage et les petits métiers contribua à défigurer les boisements.

Mais les forestiers travaillèrent plus encore à la ruine de la forêt. Depuis très longtemps déjà, le bois était surtout vendu comme bois de feu. Le chêne blanc fournissait un bois de chauffe de première qualité ; il donnait la *brasse*, sa valeur permettait une certaine exportation. Par contre, le chêne noir, le plus abondant, se vendait beaucoup moins bien et ne valait pas le transport ; il fallait augmenter sa valeur en diminuant son poids par le charbonnage ; on le faisait « cuire ».

Aussi la principale population forestière était-elle celle des charbonniers, petites gens non propriétaires, qui prenaient à moitié fruit des parts de bois ; ils installaient leur cabane durant l'hiver et brû-

1. Moulin à tan, aujourd'hui ruiné, de Saint-Avit, commune de Lacapelle-Biron. La récolte du tan est remplacée par les extraits de châtaigniers.

2. CASSANY-MAZET, *Statistique de l'arrondissement de Villeneuve*, 1839, p. 15. Après la Guerre, on a subi une véritable invasion de sangliers, et certains cultivateurs se firent de l'argent en prenant les sangliers au lacet et en les engraisant pour les vendre aux bouchers de Paris. Dans le règlement de la forêt de Bessède de 1372, les chasseurs devaient offrir à l'archevêque de Bordeaux le quartier droit de derrière de chaque cerf et chevreuil et le quartier droit de devant de chaque sanglier (DE GOURGUES, *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, 1873, p. 24). Les loups sont constamment signalés en l'an II dans le district de Montflanquin (Arch. Lot-et-Garonne, L 680 à 689).

laient les coupes qu'ils avaient effectuées. En été, une partie travaillait aux moissons, l'autre assurait avec des mulets le transport à bât des sacs de charbon. Les charbonniers de Vergt-de-Biron conduisaient du charbon aux foires de Castillonnès ; ceux de Frayssinet allaient à Cahors et à Montcuq. Des hameaux entiers étaient peuplés de *carbouniès* : Valprionde, Moncléra, Fontenille. Les forges et verreries, nombreuses, avaient toutes des équipes de charbonniers¹. A Capdropt, les charbonniers alimentaient la fonderie de la Brame. Pour la fonderie, on utilisait le bois de chêne ; pour l'affinage, on se contentait du châtaignier, moins cher. Au temps de la grosse activité des forges, les charbonniers locaux ne suffirent pas ; on fit appel à des Limousins.

L'abondance des bois avait contribué, en effet, au développement d'une importante industrie métallurgique.

Les sables sidérolithiques contenaient du minerai de fer, réparti à faible profondeur, soit en géodes, soit en poches lenticulaires, pouvant atteindre parfois plus de 100 m. de largeur, minerai appelé *fesain* ou *foie de veau*². L'extraction de ce minerai était une sorte de ramassage, soit à la bêche à la surface des champs, soit par de petits puits ne dépassant jamais 15 à 20 m., épaisseur de la couche des sables ; le cultivateur extrayait à temps perdu des blocs de fer, et, quand sa provision faisait une charretée et que ses animaux n'étaient pas occupés, il allait les vendre à la forge.

En certains hameaux, tout le monde avait sa mine ; au Maine et à Saint-Avit, les habitants étaient tous *minayrés* à leurs heures. A Duravel-sur-Lot, dont seulement la moitié de la commune est en terrain sidérolithique, on comptait 42 exploitations et 123 mineurs. Quelquefois même, le cultivateur devenait fondeur ; il fondait lui-même son minerai dans un fourneau primitif creusé dans sa terre, où il entassait en lits successifs charbon de bois et minerai. D'autres fois, il se contentait de *griller* le minerai. Une partie du fer forgé était exportée en barre pour alimenter des forges de la vallée du Lot, où vivaient de nombreux cloutiers, notamment à Puy-l'Évêque, Luzech et Fumel.

Beaucoup de ces forges étaient nomades, se déplaçant quand les bois pour charbonner et les minerais d'alentour étaient épuisés : aussi trouve-t-on partout des scories, témoins de ces anciennes forges. Elles fabriquaient des objets d'usage courant : chenets, bêches, marmites, plaques de cheminée, mortiers. La forge de la Mouline, commune de Besse, faisait surtout des clous de souliers ou de gros clous de porte. La forge de la Brame, commune du Vergt-de-Biron, faisait

1. Arch. Lot-et-Garonne, L. 676 à 688.

2. VIRÉ, *Rapport sur les industries extractives du Lot*, session du Conseil général du Lot, août 1917, p. 100. — COMBES, *Le Haut Agenais*, 1855, p. 24.

des socs de charrue : elle occupait, en 1810, une trentaine d'ouvriers¹. Certains hameaux étaient peuplés de cultivateurs-forgerons, de *faou-rés*, tel Saint-Chalais, commune de Blanquefort.

Le minerai était d'un traitement facile, le soufre et l'arsenic étant absents, et la proportion de phosphore n'excédant pas 0,03 à 0,06 p. 100. En 1810, on comptait plusieurs hauts fourneaux avec raffinerie à Grèzes, à Duravel et à Belvès. Sous Napoléon Ier, on y fondait des boulets et autres « mobiles destructeurs » : on y fabriquait des gueuses pour lest de navires et même des chaudières pour les raffineries de sucre de canne des Antilles. L'usine de Sauveterre consommait chaque année 7 068 qx. de minerai et 27 300 qx. de charbon de bois et produisait 2 400 qx. de fonte moulée et 1 000 qx. de gueuse. Ces forges fonctionnaient surtout l'hiver : elles étaient entretenues, moins par des ouvriers spécialisés, que par de petits cultivateurs en mal d'occupations durant l'hivernage².

Beaucoup de cultivateurs étaient tour à tour : hommes des champs, charbonniers, mineurs et fondeurs, invraisemblable surcharge des horizons de travail. Il n'y avait pas de spécialisation, pas d'occupations dominantes ; tout restait menu et changeant, on surajoutait les éléments de ressources, sans s'occuper des emplois du temps ou des épuisements ; on cultivait sous les châtaigniers, on amaigrissait les bois pour entretenir de maigres terres et de petits élevages, on traitait le pays un peu de la même manière qu'un pêcheur traite la mer, sans se soucier d'épargner les richesses.

Toute l'économie reposait sur le bois : une exploitation aussi abusive ruina lentement la forêt. Depuis longtemps déjà, le pin avait été éliminé, parce qu'il ne répondait pas aux deux services qu'on demandait au bois : litière et chauffage. Chênes et châtaigniers, bien mieux adaptés à ces fonctions, devinrent prédominants, mais ils furent atteints à leur tour. La futaie disparut devant le taillis. Dès le XVIII^e siècle, le bois de feu avait remplacé presque complètement le bois-d'œuvre.

Aussi comptait-on très peu de travailleurs du bois : pas de scieurs de long, pas de sabotiers, ni de charrons. A peine signale-t-on à Villefranche une petite corporation de chaisiers. Bref, c'était un pays boisé sans vrai travail du bois ; les charbonniers étaient les seuls forestiers.

Cependant jadis les arbres de haute futaie avaient été abondants,

1. *Statistique du Lot-et-Garonne*, par le citoyen PIEYRE, préfet. — DELPON, *Statistique du Lot*, 1831, t. II, p. 385.

2. A la forge de Blanquefort, on ne travaille que la moitié de l'année, à cause de la rareté du bois (Hubert BOURGIN et Georges BOURGIN, *L'industrie sidérurgique en France au début de la Révolution*, Paris, Imp. nat., 1920, p. 234). — Vers Cazals, les forges n'occupaient leurs ouvriers que quatre mois par an (DELPON, *Statistique du Lot*, 1831, t. II, p. 381) ; c'est ce qu'on appelait le temps du « roulage ».

comme en témoignent les belles halles en bois de Villefranche ou les somptueux caissons des plafonds du château de Moncléra ; mais peu à peu les bois furent transformés en taillis.

La suppression des arbres de futaie empêcha le renouvellement des plants par semis ; il n'y eut plus de porte-graines. Dans les taillis traités à courtes révolutions, les cépées s'épuisèrent et cédèrent progressivement la place à l'ajonc. La récolte des litières priva en outre le sol de tout réapprovisionnement en humus. Les maladies cryptogamiques eurent une prise facile sur un bois si dévasté, et beaucoup de chênes et châtaigniers en furent atteints. Déjà en 1808 on note : « Dans la partie anciennement appelée Haut Agenais, les coteaux deviennent hideux¹ ». On surnomma le pays une *tignaco*, une chevelure qui a la teigne ; en 1840, le taillis lui-même n'avait plus de valeur, on l'achetait à l'*hurlado*, à la hurlée. Pour le pays ce fut une époque de crise terrible, puisque le bois formait le pivot de l'exploitation.

C'est alors qu'une nouvelle ressource, jusque-là négligée, attira l'attention. L'exemple des Landes venait de montrer que le pin maritime était une excellente richesse. Successivement les besoins en bois de mine, en traverses de chemin de fer, en poteaux télégraphiques, les procédés à la créosote qui rendait le bois de pin aussi imputrescible que le chêne ouvraient des débouchés illimités.

A partir de 1850, on commença à « faire du pin ». Mais la situation se présentait autrement que dans les Landes où le pin succédait à la lande et pouvait être propagé par des semis et donner des plantations compactes, des *pignadas*. Ici, on se trouvait devant un bois de feuillus antérieur. Le changement de paysage ne put se faire aussi radicalement ; on laissa le pin se répandre de lui-même dans le taillis de feuillus ; le bois reprit sa physionomie naturelle de feuillus et conifères entremêlés, mais le pin ne put triompher des anciens bois, il resta en association : le paysage landais ne se substitua pas, il se superposa seulement aux paysages précédents.

Une nouvelle utilisation du pin vient accélérer aujourd'hui la transformation du vêtement végétal. A l'imitation des Landes, on s'est mis à gemmer et à produire de la résine. On avait déjà commencé au moment de la guerre de Sécession (1861-1865), à cause des prix exceptionnels atteints par la résine. Mais l'absence de moyens de communication avait fait suspendre sitôt la situation normale revenue.

Le gemmage ne reprit qu'en 1912² et fut arrêté par la Guerre ; il s'étendit de nouveau après 1919 et fut pleinement couronné de

1. PEUCHET et CHANLAIRE, *Statistique de la France*, t. II, 1808, département du Lot-et-Garonne, p. 6.

2. Initiative de M^r LABRUNI du GOT.

succès en quelques années. Maintenant tous les pins sont gemmés, immense transformation.

L'ancien équilibre de la courbe des travaux produits par l'association du travail de la terre en été et du travail des bois en hiver est renversé. Le gemmage, devenu le principal travail en forêt, se fait l'été, alors que la sève coule. Dès lors, il est difficile d'être en même temps forestier et agriculteur. Le même genre de vie, fait du cumul des différentes fonctions où la forêt constituait le trait d'union, va se dissociant. L'agriculture se rend de plus en plus indépendante de la forêt : les engrais chimiques viennent libérer les sous-bois de la servitude de fumure ; le bétail ne va plus pâture dans les taillis, la multiplication des fourrages artificiels réduit le rôle pacager des bois.

L'ancienne fonction métallurgique se sépare également du bois ; les forges au charbon de bois ont disparu¹, cependant le travail du fer se maintint.

Depuis 1847, furent élevés à Fumel par les constructeurs du chemin de fer dit du Grand Central deux hauts fourneaux à coke. La *Compagnie du Grand Central*, qui allait devenir le P.-O., possédait à Aubin une cokerie où le coke descendait à Fumel par le Lot.

En 1874, l'usine de Fumel devint l'importante *Société Métallurgique du Périgord* ; elle approvisionne aujourd'hui les chemins de fer en coussinets, plaques tournantes, sabots de frein, etc., grâce aux qualités de résistance au choc que ses fontes possèdent beaucoup plus que les fontes phosphoreuses de Lorraine. Mais le tonnage de minerai livré par le pays est en sensible baisse : 46 500 t. fournies en 1913, 16 771 t. seulement extraites en 1921. L'usine de Fumel reçoit son minerai pour une part de plus en plus grande de l'extérieur. Sa main-d'œuvre est également étrangère ; des cités ouvrières ont été construites, où habitent Espagnols, Italiens, Kabyles, Grecs. Il en est de même du travail des carrières, qui s'est substitué à l'ancien travail des mines. Le petit dôme anticlinal de Saint-Front fait apparaître des calcaires marneux du Portlandien. De nombreuses et importantes cimenteries s'y sont creusées ; leur main-d'œuvre est en grande partie étrangère : 120 ouvriers en ciment à Sauveterre, en grande partie aveyronnais et limousins.

Le travail d'extraction a cessé d'être une occupation pour les gens du pays, c'est un horizon de travail qui leur échappe.

La forêt elle-même tend à se séparer du pays : le pin fournit du bois d'œuvre et réclame des scieries. Les scieurs sont des ouvriers spécialisés venus souvent de l'étranger : Auvergne, Espagne ou Italie.

1. Durant la Guerre, le travail de la mine reprit une activité factice : l'extraction du minerai permettait au cultivateur d'être mobilisé sur place et de ne pas aller au front ; il devait livrer à l'usine de Fumel, à des prix dérisoires d'ailleurs, une quantité déterminée.

Mais le principal ouvrier forestier est maintenant le résinier. L'homme du pays n'était pas préparé à faire les entailles ou *carres*, il fallut appeler des Landais¹.

Le gemmage cependant présente des difficultés spéciales, inconnues dans les Landes. Les pins sont perdus au milieu de fourrés, isolés les uns des autres : le gemmeur surveille moins d'arbres avec plus de peine.

Aussi un paysage nouveau commence à se développer. On profite de toutes les occasions pour étendre le domaine du pin aux dépens des feuillus : incendies, coupes à blanc, etc. Il existe déjà quelques véritables pignadas. Des municipalités se préoccupent de reconstituer des communaux en vue d'y mettre du pin à l'exemple des Landes².

Mais les paysages se modifient moins vite que les genres de vie, et le Pays au Bois est encore loin de ressembler aux Landes. Néanmoins le pays est en pleine transformation : le succès de la résine entraîna l'installation d'usines, soit coopératives, soit privées. Depuis 1926, elles sont au nombre de trois : Le Got, Frayssinet-le-Gelat et Villefranche-du-Périgord. La résine prime tout, c'est elle qui donne les principaux bénéfices ; elle fait du Pays au Bois, jadis le pays misérable, un pays où règne l'aisance, qui maintenant surpasse le causse et même le Bas-Pays d'Agenais ; cela se remarque tout spécialement dans les améliorations apportées aux maisons. Grâce aux bénéfices faits sur le bois, l'habitat se transforme plus rapidement ici que dans le reste de l'Aquitaine.

Le pin et la résine ont changé aussi la hiérarchie des terres, la « terre douce » jadis méprisée, la *tignaco*, est devenue aujourd'hui plus riche que le *terrefort* ou le *fromental*, véritable inversion économique.

Comme dans les Landes, le nouvel horizon de travail du pin a donné au pays une résistance plus grande à la dépopulation qui atteint toute l'Aquitaine. Le canton de Fumel est celui du Lot-et-Garonne qui compte le plus d'enfants, 216,6 sur 100 familles en 1891, en pleine période de dénatalité, et les seules communes du département où l'on note plus de 240 enfants sur 100 familles sont celles de Cuzorn et de Saint-Front toutes boisées.

Le pays montre aujourd'hui une prospérité naissante que bien des régions du Sud-Ouest pourraient lui envier.

PIERRE DEFFONTAINES.

1. Aujourd'hui le Syndicat agricole de Mazeyrolles a organisé l'enseignement du gemmage.

2. Initiative du D^r BANES, à Causegros.